

# Cinquantenaire de Font-Ségugne

1904



## Notice sur Font-Ségugne et ses environs

Notre intention, en publiant cette brochure, n'est point de dissenter sur le Félibrige; le Félibrige est assez connu aujourd'hui; les Garcin, les Jourdanne et autres auteurs ont dit ce qu'il fallait dire; d'autres encore, assurément, viendront grossir le nombre des historiens de cette cause. Ce que je veux rappeler simplement c'est que le Félibrige a été fondé en 1854 à Font-Ségugne, campagne ombragée, à 5 minutes du village de Châteauneuf de Gadagne, (Vaucluse.)

Pourquoi ne pas reproduire ici, ce que je disais de Font-Ségugne et de ses environs, dans la préface d'*Amour et Pleurs*, recueil de mes premières poésies, publié en 1876 et qu'on ne trouve plus chez les libraires:

— Pour aller d'Avignon à la fontaine de Vaucluse, vous prenez la route qui passe à Châteauneuf de Gadagne; lorsque vous avez traversé ce petit village, que vous avez dévalé la colline où il est perché et que vous vous trouvez au commencement de cette vaste plaine toute rafraîchie par les eaux de la Sorgue, vous vous retournez naturellement pour un peu voir l'endroit que vous venez de passer et la colline que vous venez de descendre. Ce petit village dont les maisons s'étagent en gradins de plus en plus étroits pour servir de piédestal à l'église et à son clocher, vous apparaît comme un autel géant, et vous vous écriez comme tous ceux qui ont passé par là: — Tiens! que cela est pittoresque!

Si votre regard suit la colline du côté du nord, sous une touffe épaisse de chênes et de platanes, vous voyez blanchir quelque chose... ce quelque chose est le château de Font-Ségugne; sous cette touffe de chênes et de platanes, la brune Zani a couru et son félibre l'a contemplée, l'a aimée et l'a chantée.

Adoncques, comme vous voyez, Font-Ségugne a tous droits d'être chère à la littérature provençale. C'est à cause de cela que l'irlandais William-Bonaparte-Wyse, prince et félibre, y donna, pour l'Ascension de 1867, sa royale félibrée.

Mais, si, la curiosité vous poussant, vous voulez aller voir ce lieu de délice, avant de vous acheminer vers le vallon ombreux, arrêtez-vous un moment sur Camp-Cabel.

Camp-Cabel est un plateau gazonneux et couvert de thym qui s'étend même au pied du clocher de Châteauneuf de Gadagne; il est relié à Font-Ségugne par une sente qui descend, bordée de grenadiers.

Camp-Cabel est le belvédère le plus gracieux de la contrée. La belle plaine de la Comtat qui s'étend, magnifique et verdoyante, des Alpilles au Ventour, du large dos du Lubéron aux crêtes dentelées de Gigondas, apparaît comme par enchantement aux yeux émerveillés du promeneur qui arrive pour la première fois sur Camp-Cabel. Dans cette grande plaine plus de quarante petites villes ou villages surgissent, de demi-heure en demi-heure, éparpillant leurs granges et leurs bâtisses, qui se touchent presque toutes et qui blanchissent, charmantes et radieuses, dans le vert des mûriers et des haies d'aubépine; Courthézon et Carpentras, Pernes et Monteux, l'Isle et Cavaillon, se donnent la main et se mirent dans l'eau bleue de la Sorgue, de la Sorgue, partagée en une douzaine de courants abondants; de la Sorgue, qui luit entre les saules de ses rives, réfléchissant sur le front de ces bourgades la splendeur du gai soleil. De dessus Camp-Cabel la gueule de Vaucluse s'entrevoit, béante, merveilleuse... et la poésie chaste et pure s'épanouit dans l'âme du spectateur ravi: le souvenir de Pétrarque est là qui rayonne dans l'horizon resplendissant.

Maintenant dévalez à Font-Ségugne.

Font-Ségugne était, avant la Révolution, la promenade aimée des ducs de Gadagne; elle devint ensuite propriété de M. de Goujon, célibataire riche et bienfaisant qui laissa son avoir aux pauvres et aux écoles de Châteauneuf et du Thor et légua son château comme dette de reconnaissance à Giéra d'Avignon; celui-ci n'en profita pas longtemps, hélas! il mourut peu après, laissant une veuve, (qui avant son mariage portait le nom illustre de *Crillon*, et quatre enfants: deux garçons et deux filles.

Paul, l'aîné était notaire et trouvère; le cadet, Jules, était clerc de son frère et philosophe; les deux demoiselles, Clarisse et Joséphine, étaient deux anges de bonté et de piété.

Paul, le poète, avait pour ami les trouvères de sa ville et ceux des autres pays; tous les dimanches il y avait réjouissance à Font-Ségugne; là venaient chanter et rêver Roumanille de Saint-Rémy, Brunet et Aubanel d'Avignon, Mistral de Maillane et Mathieu de Châteauneuf du Pape, ô bienheureux Font-Ségugne! les murs de ton château, les pierres de tes fontaines, l'écorce de tes arbres portent encore l'empreinte de leurs noms glorieux.

Font-Ségugne est encore l'endroit où vont, le dimanche, pour se voir les amoureux du village. Les galants ont bien choisi: là, pour eux, il y a l'ombre et le silence, la fraîcheur et les cachettes; là, il y a des fontaines et des viviers avec leurs bancs de pierre ornés de lierre; là, il y a des sentes et des sentiers tortueux, montant, dévalant, serpentant dans les bosquets; là, il y a une vue ravissante, air parfumé, chants d'oiseaux, murmures de feuilles et sourires de fontaines... Il y a du gazon partout; partout vous pouvez vous asseoir, vous étendre nonchalamment; rêver l'amour si vous êtes seuls, et si vous êtes deux le faire.

Pour être sincère, il faut ajouter: Depuis que les félibres ont cessé de se rendre à Font-Ségugne, les amoureux aussi n'y viennent plus, car les amants aiment la poésie!

Les fontaines sont délaissées; les eaux se tarissent; les viviers se sèchent; les jardins tombent en friche; les grands bois s'ébranchent; les sentiers se remplissent de broussailles qui arrêtent les promeneurs; les allées s'effacent; les chemins se ravinent: on dirait que la nature jalouse veut détruire ce lieu de délices d'il y a quarante ans.

Pourtant la poésie est toujours là qui vous empoigne, vous émeut et vous exalte; si le château se plaint de voir ses ornements inachevés il a toujours sa châtelaine qui de temps en temps apparaît à ses fenêtres, descend seule dans ses parcs solitaires et va, lorsqu'il est dimanche, entendre la messe à l'église de Gadagne; si le coteau perd ses fleurs et ses fontaines, il reçoit toujours, du Ventour le fier regard, de Vaucluse, l'affectueux sourire.

Et maintenant, il me plaît de demander avec l'historien Garcin, cité au commencement de cette notice, l'un des convives de Font-Ségugne:

— Si cette villa bâtie, par un cardinal romain, ne rappelle point, toutes proportions gardées, les villas florentines des coteaux de Fiesole, qu'Albert Castelnau a si admirablement dépeintes, villas des Médicis, où autour du vieux Cosme et de son petit-fils, Laurent le Magnifique, se groupèrent les acteurs les plus glorieux de la grande Renaissance? Font-Ségugne a été, lui aussi, le berceau enchanteur du Renouveau provençal.

Et, de même que le nom de Médicis est indissolublement lié à celui de leurs hôtes, le nom des Giéra est inséparable des Félibres.

Tous, les plus obscurs comme les plus célèbres, portent ce nom dans leur cœur, tous ont la même affection, la même gratitude pour ce nid de leur Poésie.

Mais, hélas! quel changement, aujourd'hui, en cet Eden! La Mort a passé là; le deuil y a étendu son crêpe sombre. Eh bien! dans la douleur présente, on se remémore avec une joie mélancolique les scènes du passé, les heures où Jeunesse, Espérance, Amitié, Amour, enivraient les convives habituels de cette maison bénie.

Ah! beau bon Dieu! si j'avais les cent mille francs qui me manquent, comme j'achèterais vite et le château et les bois pour les remettre dans leur luxe et dans leur gloire! Il me viendrait, j'en ai l'assurance, quelques compagnons aussi ardents que moi pour l'idée félibréenne, qui m'apporteraient chacun cent mille francs encore pour faire de Font-Ségugne le plus beau site du monde. On y fonderait une école de provençal brillant et alors... vous verriez bientôt le parler des félibres devenir la langue universelle!...

Et je m'arrête sur cette déclaration en répétant au lecteur ami de ne pas oublier que les fêtes merveilleuses du cinquantenaire de la fondation du Félibrige se donneront le 22 Mai 1904, jour de la Pentecôte, à Châteauneuf de Gadagne, village à 12 kilomètres d'Avignon, sur Camp-Cabel et à Font-Ségugne.

\* \* \*

# La fête du cinquantenaire de la Fondation du Félibrige

(en rêve)

La veille de la fête, on tire les boîtes traditionnelles et l'on prépare un grand bal sur la place de la PASTIÈRE, à Châteauneuf de Gadagne, où, jeunes filles et jeunes gens de tous les pays sont conviés.

Le lendemain, la fête commence de bonne heure; les étrangers viennent nombreux; les farandoleurs avec musique, tambourins et galoubets arrivent de Châteaurenard et de Barbentane. Monsieur le maire de Gadagne entouré de son conseil municipal, attend les félibres majoraux et mainteneurs dans la grande salle de la mairie. Voici les félibres, avec le délégué du Président de la République, des ministres, des sénateurs et des députés; Monsieur l'adjoint prononce, en pur provençal, un fin discours auquel répond Monsieur le Délégué du Président de la République. Le vin d'honneur est trouvé excellent, (pard! c'est du vin de Châteauneuf!)

Les felibres, accompagnés de Monsieur le maire, descendent sur la PASTIÈRE et sont acclamés; la foule se presse; tambourins et galoubets se font entendre; les farandoles se déploient, se coupent, se joignent, se coupent de nouveau et s'allongent. Tout le monde en criant: Vive le félibrige! monte sur Camp-Cabel; les farandoleurs font merveille: des prix leur sont décernés. On arrive ensuite devant la porte à barreaux de la campagne de Font-Ségugne où, à l'ombre des grands chênes, se dresse un théâtre gentiment décoré de drapeaux félibréens et français.

Les enfants grimpent sur les arbres, la foule se place comme elle peut sur les tertres boisés, pour voir et entendre; tous acclament les félibres. Sur un signe de Monsieur le maire, le silence se fait, un silence religieux, car soudain, dans le fonds du théâtre, un nuage rose apparaît. De ce nuage un homme vêtu de blanc et de rose descend doucement. C'est le poète Pétrarque, le glorificateur de la belle Laure, qui arrive de Vaucluse.

## Pétrarque

Tout doucement j'ai dévalé, dans ma petite barque,  
Le courant de la Sorgues en chantant.  
Je suis Pétrarque, Ermite de Vaucluse, et je viens avec plaisir  
Saluer tes félibres et les bénir aussi,  
Font-Ségugne immortel qui célèbres aujourd'hui ta grande fête,  
L'univers tout entier te loue et manifeste  
Pour toi son sentiment, et moi, grave, enchanté,  
Je t'apporte mon amour, tout l'amour que j'ai chanté;  
Mon amour chaste, pur, suave, franc de surprise,  
Dans lequel l'adoration égale la tendresse;

Mon amour limpide autant qu'un jet de ma fontaine,  
Qui se cache dans mon cœur et brille sur mon front,  
Frais, comme au mois d'août, un baiser de la brise;  
Mon amour, mon respect pour la divine Laure!  
Ah! puisque son nom a sonné sur mes lèvres,  
Je vous dirai que je voulais avec moi l'emmenner,  
Mais que là-haut sur les rocs que hante son âme,  
Où, sans trêve, mes pensées la suivent,

Où lui a fait un autel mon souvenir fidèle,  
Par crainte, je n'ai pas osé lui dire de venir.

(On entend une douce musique, l'exquise musique de Borel: *Vaucluse* et, dans le fond du théâtre, un autre nuage, tout blanc, cette fois, apparaît, d'où la belle Laure, héroïne de Pétrarque, toute vêtue de blanc descend et va se placer à côté de son poète; tous deux se contemplant un moment. La belle Laure, chastement émue, s'exprime comme suit:)

## Laure

Ta Laure, la voici! Pétrarque, o mon chaste amant,  
Toi qui sais aimer comme fait une mère,  
Pétrarque! à ton amour si exquis et si beau,  
Je viens, moi, en ce jour me donner toute;  
Mon ami, ouvre-moi bien grands tes bras,  
Que je m'y jette vite, ardente, empressée!  
Qu'importe que nous ne soyons plus! notre amour vit toujours,  
Et rien n'est aussi doux qu'un cantique d'amour;  
Tes cantiques d'amour, tout le monde les chante!  
Nos âmes embrassées sont le symbole qui enchante

Le pèlerin dévot qui va, pieusement,  
Respirer dans Vaucluse ce sentiment suave!  
C'est pour cela que moi, ta Laure, je suis venue,  
O mon chaste Pétrarque! exaltée, émue,  
Reconnaissante enfin de tes sonnets si purs,  
Me jeter dans ton âme avec joie et bonheur!

Coteau de Font-Ségugne, où la poésie  
Se complait à tenir ses séances mystiques,  
Vaucluse te regarde! et les amants radieux,  
Dans l'un et l'autre séjour garderont leurs secrets;  
Mais l'onde de la Sorgues et l'haleine de la brise  
Rediront les noms de Pétrarque et de Laure,  
Et le bocage ombreux et le château béni,  
Exalteront les vôtres, Aubanel et Zani!

La musique reprend plus mélodieuse et plus douce. La belle Laure, l'héroïne du chaste Pétrarque, s'avance vers lui et l'embrasse sur le front.

Les sept fondateurs du Félibrige: Paul Giéra, (Glaup) Joseph Roumanille, Théodore Aubanel, Jean Brunet, Anselme Mathieu, Frédéric Mistral et Alphonse Tavan apparaissent.....

Le chant primitif éclate: *Sian tout d'ami, sian tout de fraire...* aux applaudissements de tous les assistants.

La musique s'adoucit peu à peu et un chœur de jeunes gens chante le chant d'amour de Font-Ségugne, tandis que Pétrarque et Laure se tiennent par la main.

## Chant d'amour de Font-Ségugne

Amants radieux, tendres et suaves,  
Votre souvenir nous plaît;  
Il était si doux de vous entendre,  
Fier Aubanel, brune Zani!  
Le gazon en fleurs et les grenades  
Vous épiaient dans l'allée,  
Et pour tout entendre  
Le vent cessait de chanter.

Il nous plaisait de vous suivre  
Comme d'ouïr vos chansons,  
Et de Zani les grands yeux noirs  
Brillent toujours dans mon vallon;  
Il y a cinquante ans, mais les années  
Rajeunissent les aimées;  
Eternellement, les chants d'amour  
Gardent les tendres sentiments!

Le ciel est pur, le soleil rayonne,  
Dans mes bosquets le frais est bon;  
La châtelaine se mire  
Dans l'eau limpide de mes fontaines;  
Vous pouvez venir, félibres charmants,  
Sentes et allées sont libres,  
Et tout est plein de souvenirs,  
Félibres gentils vous pouvez venir!...

(Le chant d'amour de Font-Ségugne achevé, tous les assistants applaudissent à tout rompre; la musique reprend de plus belle et tous: Félibres majoraux et mainteneurs, amis et camarades, Monsieur le Maire et la municipalité, accompagnent au refrain le chant du cinquantenaire dont un chanteur d'élite dit le couplet.)

## Chant de fête du cinquantenaire de la fondation du Félibrige à Font-Ségugne

(Musique de M. G. Borel)

*Le Félibrige*  
*Sort de l'orage;*

T. Aubanel

### Chœur

Le Félibrige  
Sort de l'orage;  
Le Félibrige  
Resplendit;  
L'Étoile,

Si belle,  
Monte au Paradis!

Si beau Font-Ségugne,  
Tôt, réveille-toi,  
Car tes sept félibres  
Sont dans tes bosquets.

Les morts se remémorent  
Les lieux qu'ils ont bénis,  
Et, esprits amicaux,  
On les entend venir.

Voici Roumanille  
Avec Paul Giéra,  
Le cinquantenaire,  
Ils vont le célébrer.

Il y a Mathieu Anselme  
Et Aubanel,  
E Brunet encore,  
Tous plus beaux.

Des sept, deux nous restent,  
Tavan et Mistral:  
Mistral qui préside  
Et Tavan qui est calme.

Puis, en grande pompe,  
Les félibrejants  
Nous apportons l'hommage,  
L'amour et les chants;

Nous avons souvenance  
De nos pays,  
Cigaliers, félibres  
Du bruyant Paris.

Nous venons, nous venons tous,  
De là-haut et de là-bas:  
Dévots mainteneurs,  
Nobles majoraux;

Avec l'âme prise  
Du fier enthousiasme,  
A la coupe sainte  
Nous buvons à pleins bords!

### **Chœur final**

Le Félibrige  
Sort de l'orage;  
Le Félibrige  
Resplendit;  
L'Étoile

Si belle  
Brille au Paradis!

(Une heure de l'après-midi sonne à l'horloge de Font-Ségugne lorsque le chœur final est achevé, Le maître d'hôtel fait signe que le banquet va commencer. La reine du Félibrige, majestueusement belle dans son costume d'arlésienne, donnant le bras au subre-capoulié Mistral; le capoulié, les félibres majoraux et mainteneurs et les belles dames, ainsi que tous les conviés, s'acheminent, en passant près du vivier, vers le château où, tout à côté, à l'ombre douce et claire du grand bois, les tables sont dressées... Et je m'arrête en me léchant les lèvres; un mot de plus serait de reste.)

## **Un brinde babil entre Toutoreille et Barjaque**

TOUTOREILLE

Ma belle Barjaque, ne passe pas si vite que j'ai quelque chose à te demander.

BARJAQUE

Mon beau Toutoreille tu peux te dépêcher, car je n'ai pas encore dîné; c'est que, avec les félibres, l'heure est vite oubliée, et la faim aussi.

TOUTOREILLE

C'est justement pour savoir ce qu'ils ont fait ces farceurs de félibres, que je t'ai arrêtée.

BARJAQUE

Farceurs de félibres, dis-tu? Eh! bien, va! pas si farceurs que cela. Pense un peu qu'ils avaient avec eux le président de la République!...

TOUTOREILLE

Le président de la République! oh! alors je retire le mot de farceurs, et je reconnais que les félibres sont de braves gens; mais dis, dis-moi vite ce qu'ils sont venus faire ces beaux messieurs, à Font-Ségugne.

BARJAQUE

Ils sont venus célébrer la fête du Félibrige, car à Font-Ségugne, il y a cinquante ans, avec Monsieur Giéra, le notaire, et ses amis d'Avignon et Monsieur Mistral, la société du Félibrige fut fondée, ce qui fait honneur à notre petit village de Châteauneuf de Gadagne.

TOUTOREILLE

Ah! comme tu racontes bien les choses! et que j'aurais eu joie de les voir et de les entendre ces bons félibres, mais malheureusement je ne comprends pas le français.



## BARJAQUE

Mais que viens-tu chanter avec ton français, Toutoreille? Alors tu ne sais pas que les félibres parlent comme nous autres, le provençal, mais un provençal choisi et brillant; par exemple, les félibres ne diront jamais: moun *pèro*, ma *mèro*, ma *sur*, mais bien: moun *paire*, ma *maire*, ma *sorre*...

## TOUTOREILLE

Alors ils parlent comme mon grand-père! Eh! bien, bonne Barjaque, bien que je sache que tu dis ce qui est de la même manière que ce qui n'est pas, je te dirai, moi, que je commence à les aimer les félibres qui conservent le parler de nos anciens; et dis-moi, étaient-ils nombreux?

## BARJAQUE

Plus de deux cents; il y en a qui sont venus de Paris, d'autres d'Angleterre, d'autres d'Allemagne, d'Espagne, d'Italie... il y en a même qui sont venus d'Amérique...

## TOUTOREILLE

Mais alors, comment font-ils pour comprendre tous ces langages?

## BARJAQUE

Les félibres se comprennent tous; ils sont en train de créer la langue universelle.

## TOUTOREILLE

Eh! bien, parle-moi de cela! Ce sont de bons hommes les félibres.

## BARJAQUE

Je le crois bien!... Demain les félibres vont visiter la fontaine de Vaucluse; après-demain, ils vont à Saint-Gent; et ce soir, vers les sept heures, il va arriver je ne sais combien de voitures pour les transporter en Avignon où, au grand théâtre, on joue la comédie des *Masc*s, tu sais? la comédie des *Masc*s de notre Gadagnen Tavan, que nous voyons tous les jours, et dont Monsieur Borel d'Aix, un musicien d'élite, a composé la musique.

## TOUTOREILLE

Oui, la comédie des *Masc*s je la connais; on l'a jouée dans la grande salle d'Henri de Sévenin et je t'assure que je m'y suis régalé et que j'y ai ri de bon cœur! cela, oui, c'en est une de comédie! Il me souvient de la grande fée que Aimadieu rendait si bien, et des branles des sorcières, et des deux bossus qui se disputaient toujours; et de Rossignol qui chantait avec tant de grâce, et d'Adeline qui aimait tant son Rossignol, et du riche Nasiga qui avait fait pacte avec le diable! et de l'ermite Nora qui endoctrinait si bien les jeunes filles; et de tous les chants et branles que je pourrais te chanter et te danser, et ensuite du grand diable avec sa fourche que Delaye représentait avec tant d'ardeur!... Tu vois, Barjaque, si je me souviens.

Mais puisque les félibres sont venus, aujourd'hui, faire fête à Châteauneuf, c'est à Châteauneuf et non en Avignon, qu'ils auraient dû faire jouer la comédie des *Masc*s, et je t'assure que le public de partout serait venu applaudir à tout rompre, car les *Masc*s sont connus à l'Isle et à Noves où les Gadagnens les ont joués, et que jamais comédie si remuante et si simple ne s'est vue. Là, tout se comprend: les mots et le sujet; il y a des scènes qui vous font pleurer et aussi des scènes qui vous font crever de rire.

#### BARJAQUE

Toutoreille, puisque tu aimes tant la comédie des *Masc*s, veux-tu que nous partions ce soir pour Avignon pour la voir jouer?

#### TOUTOREILLE

Non, Barjaque; d'abord, je ne crois pas les Avignonais aussi bons comédiens que les Gadagnens et, ensuite, je ne veux pas faire le chemin à pied, car j'ai entendu dire qu'il n'y aura pas assez de voitures pour transporter tout le monde qui veut aller voir jouer la pièce en ville d'Avignon et, tu sais, il est arrivé un beau tas d'étrangers et tous voudront aller voir les *Masc*s.

#### BARJAQUE

Tu as bigrement raison. Pourtant je pense qu'il restera assez de gens, ici à Châteauneuf, pour voir les farandoles et la retraite aux flambeaux; et, tu le sais, il n'y a rien de si joli qu'une farandole à la clarté des torches! et puis, les jeunes gens aiment à danser et le bal de ce soir va briller comme jamais.

#### TOUTOREILLE

Je suis de ton avis sur tout cela, et puisque tu n'as pas encore dîné, vas-y vite; moi, je vais goûter et, après, j'irai te prendre pour aller à Font-Ségugne écouter les discours et les chants des félibres, qui assurément feront plaisir, puis nous laisserons partir les voitures pour le théâtre d'Avignon, car, ainsi que tu le dis, il y a assez de monde pour aller voir les *Masc*s et assez de monde aussi pour le bal de Châteauneuf, et ensuite nous irons souper, et après le souper, nous irons danser à la Pastière tant que tambourins tambourineront.

### **Les frisons de Mariette**

A Châteauneuf est une jeune fille  
Enjouée, sémillante,  
Fraîche et proprette comme un œuf;  
Elle plaît à tous mes camarades.  
Pour moi, ce qui m'agrée assez,  
Ce sont ses cheveux fins, ses petites boucles frisées,  
C'est de son front les flocons jumeaux:  
Qu'ils sont jolis les deux frisons  
De la petite Mariette!

Elle doit avoir tout au plus seize ans;  
On dit que c'est une miniature.  
Assurément, elle a un petit air gentil  
Avec un gracieux visage;

Cela n'est rien en comparaison  
De ses cheveux d'or, ses longues tresses,  
Ses cheveux qui font le tourbillon  
Oh! qu'ils sont jolis les frisons  
De la petite Mariette!

Lorsque le soir, au vent frais et dispos,  
Ses amies s'égayent,  
Alors il faut voir avec quel charme  
Ses deux frisons se recoquillent!

Ni noirs, ni châains, ils sont blonds  
Comme un épi de pur froment;  
Ils s'en vont en tire-bouchons.  
Oh! qu'ils sont jolis les frisons  
De la petite Mariette.

Puis, disons-le, ils lui vont si bien!  
Jamais la plus belle arlésienne  
N'a vu jouer ses cheveux au vent  
Comme notre castelneuvienne!  
Qu'ils s'en aillent de ci, de là,  
Se courbent, s'étirent...  
Eparpillés ou en un tas,  
Oh! qu'ils sont jolis les frisons  
De la petite Mariette!

Elles valent la peine tes touffes,  
Tes coques savamment plissées;  
Oses-tu comparer ton catogan  
Aux cheveux de ma frisée?  
Va la contempler en cachette  
Lorsqu'elle dansera avec ses jeunes sœurs,  
Et tu viendras dire avec raison:  
— Oh! qu'ils sont jolis les frisons  
De la petite Mariette!

Mais, si en admirant ses cheveux blonds,  
Je voulais l'aimer d'amour et lui plaire;  
Si d'elle, puis, j'étais amoureux,  
Ce serait le plus beau de l'affaire!  
Et si je lui faisais un baiser,  
Où poserais-je ma chaste caresse?  
De vous le dire il n'est besoin:  
— Oh! qu'ils sont jolis les frisons  
De la petite Mariette!

Petits frisons effrénés,  
Merveille de notre village,  
Que personne ne puisse vous gêner  
De voltiger sur son visage!  
Que la montagne, le vallon,  
Les bois, le vent et la rivière  
A jamais redisent ma chanson:  
Oh! qu'ils sont jolis les frisons  
De la petite Mariette!

## Ma maîtresse

Vive le lion féroce qui met sa cage en miettes,  
Etrangle le dompteur et s'en va libre et roi!  
Vive l'amour qui donne une rage si sublime,  
L'amour, pain blanc des cœurs d'élite!...  
Moi, je désire ardemment et me délecte; je me moque  
Des puissants et des riches;  
Ce que j'aime est beau, grand et suave!  
Moi, l'avenir riant à mes yeux s'épanouit,  
J'ai la foi qui transporte, l'espérance qui illumine,  
Je suis amoureux comme à vingt ans!

Je suis amoureux bien plus, oui, bien plus, ma maîtresse  
Est déesse. En beauté elle surpasse et Minerve et Vénus!  
D'elle je rêve, et en rêve je mange de caresses  
Ses pieds déchaux, ses tétons nus.  
Ma maîtresse est déesse. Ah! pour contempler son visage,  
Pour mériter ses faveurs,  
Pour soulever son voile d'azur,  
Pour lui dire: parais, brille sur nos terres,  
Mille et mille poursuivants se font mettre aux galères...  
Mourir pour elle quel bonheur!

Amoureux impatients, quand notre âme s'élance  
Vers la fière déesse, amis aux fortes poitrines,  
Il nous la faut, sinon, prenant la vie en dédain,  
Nous courons l'embrasser dans la mort.  
Quel bonheur de crier: — Vive, vive la belle!...  
Quant notre tête rebondit  
Dans l'auge du bourreau  
De notre cou le sang jaillit, fume, germe;  
Et vous verrez, dans le pays, que la mère patrie,  
Fera des enfants beaucoup plus beaux!

Le Christ, notre grand prier, son plus ardent poursuivant,  
Voulut la proclamer, mais les prêtres furieux,  
(Vous savez ce qu'il advint) les prêtres, entre deux larrons  
Le clouèrent sur la croix.  
Le Christ la proclama, les martyrs attestèrent,  
Et les idoles se précipitèrent  
De leurs piédestaux altiers.  
Amis, proclamons-la, l'insouciance nous cloue:  
Allumons le feu de joie et brûlons les entraves  
Qui tiennent nos cœurs esclaves!...

Que la belle! flatteurs vils et traîtres la détestent;  
Ils ont horreur de son nom, ils ont honte de ses rayons;  
Car à ses rayons, traîtres et puissants disparaissent,  
Et le peuple l'aime davantage!  
Le peuple la demande et les tyrans tremblent,  
Et têt, aiguisent dans les ténèbres  
Leurs couteaux pour l'égorger...

Je suis du peuple et mon cœur lui a donné ma tendresse,  
Et je vous dis le nom de ma belle maîtresse,  
Ma maîtresse c'est la *Liberté!*

## La Sorgue

Les alentours sont gais et les filles jolies.  
Félibre, il est pour toi des rimes fraîches!...

La Sorgue fraîche et pure en caressant ses fleurs,  
Baise vingt villages dans ses mille détours;  
Gaiement elle les reflète et fillettes alertes  
En s'y regardant retirent leurs cruchettes;  
De son onde que dore un chaud soleil d'août  
Il sort mille brises qui, jouant dans son courant,  
Des peupliers de ses bords font rire le feuillage;  
Mille ruisseaux, ses enfants, mouillent les environs;  
Là, le cognassier montre ses coings roux;  
Là-bas, la melonnière cache ses gros melons;  
L'art place au loin sa roue et la Sorgue la tourne.  
La garance devient poudre et le cocon se file.  
A l'ombre et sur le gazon il est agréable de dormir,  
Et l'amante y vient rêver de son ami;  
De l'eau qui s'enfuit (peu savent l'entendre)  
S'élève vers le soir un murmure doux et tendre:  
Jadis, par là-haut, loin, d'où cette eau vient,  
A la vallée, à la grotte, à la fontaine et au vent,  
Ravissant les rochers et l'onde fraîche,  
Pétrarque soupira ses chansons amoureuses,

Et l'eau si limpide aima ses vers si purs,  
Et vite à ses accords maria son murmure;  
Et la Sorgue, depuis, lorsqu'elle cause avec la brise  
Murmure le nom de Pétrarque et de Laure!  
Toujours avec ce murmure ta Sorgue coulera,  
O Vaucluse! et dans tous les temps brillera ta gloire.

Les alentours sont gais et les filles jolies;  
Félibre, il est pour toi des rimes fraîches!

## Camp-Cabel

Quand l'aubépine fleurit et qu'au champ tout est beau,  
Il fait bon respirer l'air pur de Camp-Cabel!...

L'oiseau dit sa chanson, d'avril la brise molle  
A passé dans les bois, a épanoui les violettes;  
Tout germe, tout croît, tout tressaille au beau temps,  
La nature a repris son habit de printemps...  
Tantôt il bruinaît, maintenant sur chaque feuille

Scintille au gai soleil une gouttelette de pluie.  
 Il fait bon promener sur ce coteau,  
 Le souverain soleil brille dans le lointain des cieux:  
 Tout semble lui sourire; cette vaste plaine  
 Pour lui épanouit tous frais ses bouquets de verdure:  
 Bastides et mas, tous gentils, tous blancs,  
 De l'un à l'autre bout s'y donnent la main:  
 Quarante villes, hameaux, villages ou bourgades,  
 Avec églises et clochers, tourelles, arcades, aqueducs,  
 Avec routes et canaux s'y étalent plaisants,  
 Et dans les arbres verts sourient éclatants de blancheur;  
 Vous diriez une immense ville (et votre regard s'y trompe)  
 Aussi belle que jadis Babylone ou Ninive!...  
 Tranquille et serein, là-haut dans le ciel bleu,  
 Le Ventour azuré cache son capuchon;  
 A ses pieds, sur les flancs de la colline nue,  
 Baille un trou effroyable, c'est la fontaine de Vaucluse:  
 Poétique source, ruisseau merveilleux  
 Qui répand dans la plaine ses courants abondants.  
 Au loin le Lubéron, âpre et fière montagne  
 Dont la vaste éminence limite la campagne;  
 Par là-bas la Durance, terreur de ses voisins,  
 Qui en enrichit quatre et en ruine cinq,  
 En colère parfois, parfois toute calme,  
 Aujourd'hui ruisseau qui rit, demain fleuve qui brame;  
 Là-bas, par là-bas loin, si votre œil est perçant,  
 Des Alpilles vous pourrez apercevoir le front,  
 Car jusqu'à leurs pieds la vaste plaine s'étend.  
 Au nord, encore plus la vue se prolonge...  
 Devant ce tableau que Dieu a béni,  
 L'artiste qui passe demeure stupéfait:  
 Il élève au ciel ses bras, et tandis qu'il contemple,  
 Il dit: — Que cet air est bon! Que cette vue est belle!...  
  
 Quand l'aubépine fleurit et qu'au champ tout est beau,  
 Il fait bon respirer l'air pur de Camp-Cabel!

### **Pour la félibrée de Font-Ségugne donnée**

**par le prince William-C. Bonaparte-Wyse, le 30 Mai 1867**

Camp-Cabel, Font-Ségugne!... j'ai bonheur, j'ai bonheur  
 De boire à pleins poumons vos haleines si pures!  
 Côteau couvert de thym, mon village, ma cloche,  
 Ma mère et mes amis, la montagne et la plaine,  
 Bonjour; bonjour, vieux remparts; vieilles maisons, bonjour;  
 Le cœur exultant, je vous revois toujours;  
 Bonjour, vignes et vergers, la vallée qui verdoie,  
 La Sorgue qui luit, le Ventour qui bleuit;  
 Bonjour, grenadiers rouges, aubépins blancs et verts...  
 Je viens encore aujourd'hui vous demander des vers;  
 Libre, je veux m'étendre au frais dans les allées,

Je veux courir partout!... salut, grands platanes  
Où des mains amies ont incrusté des noms;  
Sur vos écorces, vite, que je dépose un baiser!...  
La fontaine! voilà la fontaine qui éclaboussait ma face  
Alors que j'avais vingt ans; fontaine fraîche et claire,  
De ce beau temps passé, de mes premières amours,  
Fontaine limpide te souvient-il?... près de ta vasque, un jour  
Que j'embrassais, ému, ma jeune amante blonde,  
Nous nous vîmes tous deux retracés dans ton onde!

A nous voir, paraît-il, ton onde se plaisait:  
Plus nous nous baisions, mieux elle nous retraçait...  
De ces rêves d'or, de ces amours fleuries,  
O pure, o belle fontaine, garde bien la mémoire!...  
Voilà le sentier! à deux, sur le gazon étendus,  
On apprend du bonheur qu'il aime être caché...  
Voici les jardins, les viviers, les haies  
Ouvrées comme jadis à joyeuses compagnies...  
Salut, grand bois sombre! De tes grands chênes il pleut  
Des chants pour les félibres et pour les rossignols.

Comme un cep égaré qui prend terre et porte raisins,  
Ici le Félibrige a jeté ses racines;  
Le sol a été favorable et l'arbre bien planté:  
Aujourd'hui sous ses rameaux nous pouvons nous abriter.  
O château béni, tes charmantes châtelaines  
Ont su encourager les muses campagnardes:  
Le premier, Roumanille, en courant tes bosquets,  
Vite, de marguerites amasse un frais bouquet;  
Il a entrevu passer une robe de rouge laine,  
Et briller un regard: comme fait la grenade,  
Son cœur s'ouvre, et zôu! escaladant les taillis,  
Aubanel, amoureux, pleure et chante son mal!  
Folâtre et joyeux, sous l'ombre qui se penche,  
Mathieu, l'heureux Mathieu conduit la farandole;

De Properce et d'Horace, amical confident,  
Crousillat, qui est abeille, à l'arbre félibréen  
Fait sa ruche et son miel, et toujours l'arbre monte,  
Et les oiseaux de Dieu y reposent leurs ailes...  
Ils ont des ailes pour voler félibres et passereaux,  
Celui-ci vole au nid qui abrite ses petits,  
Dans les champs, dans l'air pur grappillant sa nourriture;  
Plein des rêves d'un dieu, l'autre cherchant merveilles,  
Dans des mondes nouveaux découvre la beauté,  
Et plein de gloire vole à l'immortalité!...  
O sublime Mistral, où as-tu pris les bijoux  
Pour illustrer ainsi Calendal et Mireille?  
Virgile n'en a fait qu'un, Homère en a fait deux:  
Que ce grand maître, au moins, ne devienne jaloux!  
Et toi, mon maître Jules, éclair dans mon éclipse,  
Jean t'a prêté la clef de son apocalypse;  
Augustin, Paul, Thomas t'ont longuement causé,  
Et tu nous parles comme eux amicalement,  
Félibre de haute race, ici, dans tes bocages,

Tu m'as donné tes leçons, mais je n'ai pas été sage:  
Tout ce que tu m'as appris, maître je l'ai oublié,  
Et il ne me reste de toi que ma franche amitié...  
Mais sur terre pourquoi la joie passe-t-elle si vite?  
Le cœur gros, tes vieux amis, aujourd'hui regardent ta place,

Félibre si joyeux, bon frère et tendre époux,  
De toi le Félibrige est toujours plein de regrets,  
Paul Giéra, mais ton âme qui voltige ici,  
Satisfaite de nous voir encore nous sourit.  
De notre provençal, amant fidèle,  
Vous, Mylord, qui venez planter votre drapeau  
Entre les rives du Rhône et celles de la Durance,  
Vous qui vous êtes donné tout cœur à la Provence,  
Vous, enfant d'Albion, Mylord, ô barde ailé,  
Vous chassez de nos ruisseaux les frais papillons bleus,  
Souverain, grand et beau, tout félibre vous aime:  
Tout félibre garde votre nom dans son âme,  
Vous proclame son chef et gardera toujours  
De vous, de votre fête, un souvenir sacré.

## Envoi

*A Mylady William Bonaparte-Wyse*

On a chanté, on a pleuré: si ma voix vous oublie,  
Pour vous mon cœur fait couler des larmes sur mes joues;  
Lorsque dans nos transports, la parole s'arrête  
Une larme continue, et dit mieux et dit tout.  
Si je n'ai pas de vers pour vous, Milady, mon cœur s'ouvre:  
Donnez-moi votre main, que j'y mette mes larmes!

30 Mai, 1867.

## L'enfant

*pour le baptême de mon neveu Lazare Montagard*

Bien que l'enfant donne de la peine,  
Bien qu'il empêche de dormir,  
L'enfant est la plus belle étrenne  
Que Dieu fait à deux cœurs amis.

L'enfant est l'espérance radieuse  
Qui accompagne nos vieilles années,  
Le joyau qui embellit l'épouse  
Bien mieux qu'un collier de diamant.

L'enfant, du pauvre est la richesse,  
Du travailleur, la consolation;  
Quand nous sommes tristes: il est notre allégresse,



Notre courage quand nous sommes las.

L'enfant est l'aube réjouie  
Qui resplendit sur notre seuil;  
L'enfant est le cœur de la vie,  
L'enfant est l'âme de la maison.

L'enfant est l'oiseau qui pépie  
Dans les bouquets de l'arbre touffu:  
Lorsque le sombre hiver le pourchasse,  
Les bois deviennent tristes et muets.

O toi, qui pour chaque ramée  
Élèves un oiselet,  
Mon Dieu! bénis les familles  
Et conserve les petits enfants!

## A l'ange Faudrin

*Paysan-Sculpteur de Châteauneuf-de-Gadagne*

### I

L'Ange, mon bel ami, tu es plus sage que moi:  
Tu bénis ton sort et je me plains du mien:  
Dans le sentier que Dieu te trace  
Tu chemines content, rien ne te donne souci;  
Moi, sur mon eau sombre, j'ai le cœur exténué  
Et je sens craquer ma barque.

Quand tes foins sont bons à faucher, hardi, tu t'y mets avec ardeur  
Tu moissonnes avec goût lorsque tes blés sont mûrs...  
Ton âme est toujours zélée:  
Tu laboures tes guérets, tu vendanges tes raisins,  
Tu arraches tes garances et, joyeux, au moulin,  
Tu presses tes olives juteuses

Puis après, quand tes foins et ton blé sont enfermés,  
Que tes garances, en or, payent largement tes besoins,  
Que tes semences sont terminées,  
Que tu as serré ton bois et pressuré ton vin  
Et que jusque aux bords, d'une huile rousse et fine,  
Toutes tes jarres sont emplies;

Alors, alors de toi le paysan s'en va,  
Alors tu te fais artiste, un jour nouveau se fait  
Dans ton cœur que le beau enflamme:  
Ton esprit vierge, ardent, reposé, pensif,  
Voit mouvoir autour de lui la création de Dieu  
Et la main du bon Dieu le touche.

Et ton plan, éclos dans ton idée, croît;  
La statue que tu désires t'apparaît de cent manières

Et s'embellit dans ta pensée;  
Tu lui donnes ton âme et tu te sens heureux,  
Et tu contemples ton œuvre et tu en es amoureux  
Avant que tu l'aies commencée.

Pour mesurer ses jambes et pour marquer ses bras,  
Ta main sur le carton promène le compas;  
Tu es tout en nage, tu es tout en joie:  
Tu saisis ton maillet et, en avant, à petits morceaux,  
En suivant le trait, dans la pierre ou le bois  
Ton ciselet taille et retaille.

Quand tu te reposes, puis, tu es pris d'un saint respect:  
Tu vois croître des mains, tu vois naître des pieds,  
Des seins qui échappent du corsage...  
Voilà les yeux!... demain tu les termineras tous deux;  
Et la nuit t'apportera le sourire affable  
Que tu répandra sur le visage.

Pour voir où tu en es, tes sœurs, en cachette,  
Vont, curieuses, doucement, relever le voile  
Qui couvre ton œuvre mi-faite;  
Tes parents sont fiers de toi! Gadagne, quelque jour,  
Jettera sur Vaucluse une aurore de splendeur,  
Et ce sera toi qui l'auras fait surgir!...

## II

Que t'importe la gloire! tu n'as faim que de vertu;  
Tu as le contentement qui respandit en toi;  
Quand tu vois ton œuvre achevée,  
Tu es comme l'épouse transportée d'amour,  
Lorsqu'à son premier né elle présente la primeur  
De ses caresses enthousiastes!...

De maîtres tu n'en as point, personne ne t'a enseigné;  
Et seul, ton génie a su deviner  
Les secrets de ton savoir-faire...  
Moi, hélas! Je fais des vers et chante mes pleurs;  
Le charmant Sauget pour la musique est prédestiné,  
Toi, tu naquis sculpteur.

La sculpture est ton amie et fait tout ton bonheur,  
Avec elle les plaisirs que tu prends sont si purs  
Que tu ne veux point d'une autre maîtresse,  
Aux troubles de l'amour tu as répondu non,  
A aucune jeune fille tu n'as dit: — Jeunesse, à tes genoux  
Laisse que je boive l'allégresse!

Au nom d'une, jamais ton cœur n'a tressailli!  
Ta bouche de jouvenceau n'a jamais baisé  
Une joue rose et potelée;  
Michel-Ange, ton aïeul, n'a jamais ri, dit-on,  
Et tu possèdes aussi une âme qui abhorre  
La foule et ses joies mesquines!...

Et moi toujours je t'admire à cause de cela,  
Dans mes noirs moments, je pense à toi de belles fois,  
Et me rappelle nos dire,  
O l'Ange? mon ami, mon confident discret,  
A qui je disais mes vers, mes amours, mes secrets,  
Et mes passions et mes délires;

Car si tu étais sage, toi, moi j'étais toujours fou...  
Maintenant, ami, sans moi que fais-tu à Châteauneuf!  
Vas-tu toujours, quand le soir arrive,  
T'asseoir, le dimanche, au bord de Camp-Cabel,  
Et contempler le champ, vaste tableau,  
Et le Ventour qui monte aux nues?

Buvant la brise douce, et respirant le frais,  
A moi, expatrié, ne penses-tu pas quelquefois?  
Moi, va, ma vie n'est pas meilleure,  
Je n'ai jamais ce que je désire, j'ai toujours faim et soif,  
Et si je trouve une source, le lendemain elle est tarie,  
Et sans cesse mon âme pleure.

### III

O l'Ange! tu sais tout, le destin m'en veut,  
Pour un moment de joie, j'ai, puis, le deuil éternel,  
Tu m'as plaint, beau camarade,  
Et en pensant à ma peine tu as taillé un bas-relief  
Qui, avec des anges et des fleurs, représente un tombeau,  
La seule chose qui m'agrée.

Dans ma douleur immense, j'ai pourtant, une consolation:  
Ma fille, quand elle me voit, court vite dans mes bras!...  
Ma fille est tout ce qui me reste:  
Si je pleure, elle le comprend, et prenant son mouchoir  
Elle me sèche les pleurs qui tombent à gouttes,  
Et me sourit et me fait fête!

J'ai ensuite la poésie! O mon Dieu, grand merci!  
La sainte poésie enchante mes soucis,  
La poésie, cette déesse,  
Qui de mon cœur malade explore tous les plis,  
Et lorsque de mes douleurs, elle égrène le chapelet,  
Elle y mêle une fleur agréable!...

Dans le chemin pierreux toujours il me faut piétiner?  
Dans le breuvage amer mes lèvres ont assez trempé;  
Faites que je ne boive pas la lie,  
Seigneur! faites que j'arrive enfin au reposoir,  
Et que mon cœur meurtri trouve un rafraîchissement  
Dans la tendresse de ma fille!

Mon Dieu, qu'elle soit heureuse! et quand ma nuit viendra,  
Que je l'aie à mon côté pour me fermer les yeux!  
Faites-la grande, sage et belle!...  
Moi j'ai sommeil... j'aurai joie encore de mon sort,  
Si pour aller dormir où dort sa mère,

Sa main me ferme les paupières!...

Adieu, l'Ange, mon beau, adieu!... J'avais besoin  
Avec toi, cher ami, de m'épancher un peu.  
Ensemble nous avons conduit l'araire;  
Je te devais ce chant, je te devais ma confiance:  
Sculpteur et poète, nous avons même enthousiasme,  
Les artistes sont tous frères!

## **Toast à l'infortune**

*prononcé à la félibrée de la Sainte-Estelle de 1880,  
à Roquefavour*

Messieurs et gais confrères,

Les félibres nous ne devons rien oublier. Je porte un toast à l'Infortune.

Un jour, dans mon village, une jeune fille me demanda:

— Qu'est-ce que la poésie?

— Ma belle, lui répondis-je, la poésie c'est la grâce de ta personne, c'est la fraîcheur de tes joues, le sourire de ta fine bouche, le regard de tes yeux; la poésie c'est ta naïveté, ta simplicité, ta félicité; la poésie c'est l'espérance qui te sourit, c'est l'insouciance qui te berce, c'est le bonheur qui t'accompagne...

Et sur ce ton, je continuai encore, entremêlant les mots de ruisseaux, fleurs, brises, étoiles, murmures, harmonies, baisers... Et la jeune fille, heureuse et souriante, s'écria en me serrant la main:

— Que la poésie est une belle chose!

Vingt ans après, l'autre jour, je rencontre dans la ville... qui?... ma payse.

Elle n'était plus la belle jeune fille, elle était l'honnête femme du peuple. Elle était la mère de famille; elle avait avec elle trois enfants.

Nos regards se rencontrèrent.

— Toi, ici? lui dis-je, en m'avançant et lui présentant les deux mains. Visiblement, dans son misérable accoutrement, elle était confuse de ma rencontre. Elle, jadis la mieux parée, la plus jolie, la plus aimée de notre village, aujourd'hui malade et malheureuse!... Et, dans ses yeux je vis une larme prête à s'échapper. Je la rassurai pourtant; nous nous écartâmes de la foule; elle me raconta son mariage, ses désillusions, ses malheurs. Elle était veuve, il lui restait sept enfants et elle en avait perdu quatre; elle travaillait tant qu'elle pouvait, luttait contre la misère, mais elle n'était pas assez forte; la souffrance la gagnait et les privations de toutes sortes la conduisaient jusqu'à la tombe... Puis, quand elle m'eût raconté ses peines, avec cet accent ineffable qui est le signe des nobles âmes, elle me dit:

— Bien souvent je me rappelle ta réponse, le jour où je te demandai ce que c'est que la poésie; alors j'étais jeune, jolie, heureuse!... Comme les temps sont changés! Alors j'étais la poésie, mais aujourd'hui!...

— Tu es toujours et plus que jamais la poésie, m'écriai-je en l'admirant, tu n'est plus la jeunesse, la fraîcheur, la santé, le bonheur; mais tu es le devoir, le dévouement, la vertu, le martyr. Ton âme est toujours la poésie; et moi qui la contemple dans tes yeux, je t'assure que je la trouve encore plus belle aujourd'hui dans sa tristesse immense, que lorsque je l'admirais dans la fraîche gaieté de tes seize ans. Alors ton âme était innocente; aujourd'hui elle est divinisée! Alors tu étais la poésie des frais sourires, aujourd'hui tu es la poésie des saintes larmes!...

Messieurs et gais confrères, je vous prie d'excuser ma note mélancolique. Nous sommes ici en famille et nous sommes artistes; les peintres, dans leurs plus riches tableaux, n'oublient jamais de mettre une ombre.  
Je bois à la poésie de l'Infortune, à la poésie de la souffrance et des larmes!

## **Toast à nos aïeux**

*Il m'agrée de lever mon verre à la gloire de nos ancêtres!*

Quand chevaliers courtois, troubadours en renom  
Au loin portaient ta langue et ton nom illustre;  
O Provence! et qu'ici la sainte Poésie,  
Comme en ce temps heureux vient tenir sa séance,  
Vers nos aïeux bénis, nobles, resplendissants  
Elève-toi, mon toast, avec mes souvenirs!

A la gloire de nos ancêtres!....

Le génie des nations de leur verbe jaillit;  
Il grandit seul, l'enfant qui tète du bon lait;  
Voir les enfants d'accord égaie et fortifie,  
Mais le respect des chefs tient les familles fortes!  
Et félibres pieux, nous sommes les gardiens  
Des chants de nos berceaux, du culte des aïeux.

A la gloire de nos ancêtres!....

La prière qu'on fait aux saints arrive jusqu'à Dieu  
Elle court vers la mer, l'eau du petit ruisseau;  
Tout se joint et s'enchaîne et le sage découvre  
Dans l'amour du foyer l'amour de la patrie;  
Aussi vers la splendeur nous sommes transportés,  
Car notre cause est sainte et la France applaudit.

A la gloire de nos ancêtres!....

L'art est le Beau monté dans le céleste plan;  
L'artiste est l'amoureux à ses pieds ébloui;  
Le poète est mi-dieu, mais l'œuvre la plus belle  
C'est la vierge, l'épouse et la mère sublime,  
L'amour qui ne prend rien et qui se donne tout,  
C'est le thème sans fin des pères troubadours!

Tous ensemble levons nos verres!....

Beaux et fiers chevaliers, venez nous exciter!  
Venez nous inspirer, suaves troubadours,  
Si comme aux temps païens, les peuples remuants,  
A cette heure ont besoin de dévoués apôtres,  
Félibres, soyons, nous, les prêtres empressés  
Ramenant au bercail les enfants oublieux.

A la gloire de nos ancêtres  
Tous ensemble choquons le verre!

## A mon maître, Jules Giéra

*ermite et philosophe de Font-Ségugne,  
auteur des études scientifiques et religieuses*

*L'âme a son atmosphère:  
ce sont ses croyances.*

Jules Giéra.  
(Les deux créations.)

En emportant des harts sous le bras et ton livre,  
Car il reste toujours des fagots à lier,  
Affairé, tu t'en vas, sublime bûcheron,  
Dans les tournants ombreux de tes sentes courbées;

Tu remontes la source et gravis le talus;  
Tu descends dans le puits, le ravin, la crevasse;  
Tu fouilles le tiroir, l'armoire, la crédence,  
Cherchant la vérité que dédaignent les gens.

Ruines, manuscrits te fascinent, t'absorbent,  
Et, plus ils sont moisis, tous ces vieux parchemins  
Que tu trouves, et plus sont riches les moments  
Où tu goûtes, heureux, les thèses qu'ils soutiennent.

Et puis, de ce labeur où ton esprit, toujours  
Actif et sémillant, se complaît et s'impose,  
Dans un repos bien dû, tu tires les données  
Dont tu composeras d'ingénieux écrits.

Les docteurs qui, sans goût, en soutanes, en blouses,  
Ne sont de ton avis, demeurent dans l'erreur;  
Quand paraît le soleil, radieux de clarté,  
Les oiseaux dans leurs chants proclament ta méthode.

Comme eux et toi, puissé-je en suivre le chemin,  
Patriarche amical, sage de Font-Ségugne.  
O maître qui nourris ma muse avec les grappes  
Du vignoble sacré par Mistral et par Dieu!

Cher maître, il t'en souvient? souvent au crépuscule,  
Tandis que la fontaine emplissait les viviers,  
Que la chouette, au loin, répondait à ce bruit,  
Tu me parlais d'espoir, de vers et d'harmonie;

Et tu m'entretenais du beau, du vrai, du pur;  
Tu versais dans mon cœur les voluptés célestes,  
Et tout en m'éclairant d'un jet de ta science  
Du tombeau entr'ouvert tu disais les secrets.

Ah! toujours près de toi, que n'ai-je donc pu vivre!...  
J'eusse pu conserver la foi qui te soutient;  
Mais la vie et le monde ont leurs pressants besoins,  
Et le vin qu'on y sert est si mauvais à boire.

Mais si l'indifférence est ma règle, du moins  
J'ai gardé dans mon cœur tes premières croyances;  
La confiance en Dieu, le respect des ancêtres  
Et du devoir rempli le fier contentement.

Nonchalant et rêveur, point ne cherche les preuves  
Qu'étale ton ouvrage, aux endroits compétents;  
Je discerne avec toi la vérité du faux,  
Et je laisse aux savants le soin de la critique.

Car ta philosophie est éthérée et, pour  
Te suivre pas à pas aux plaines azurées,  
Des saints Pères il faut savoir tenir la houe  
Là où l'esprit s'égare et le mortel se perd.

Ainsi donc puisse-tu longtemps encor répandre  
Sur tes pages, la teinte et l'or de l'arc-en-ciel  
Et, ravi, dans les cieux chevaucher hardiment  
Les abîmes sans fond de Jean l'Apocalypse;

Puis, que le Tout Puissant; le Dieu plein de bonté,  
Puisque tu m'as fait voir un rayon de sa grâce  
Et m'as tendu la main, dans sa gloire éternelle,  
O maître, en ta faveur, nous reçoive tous deux!

15 décembre 1896.

© CIEL d'Oc – Octobre 2010